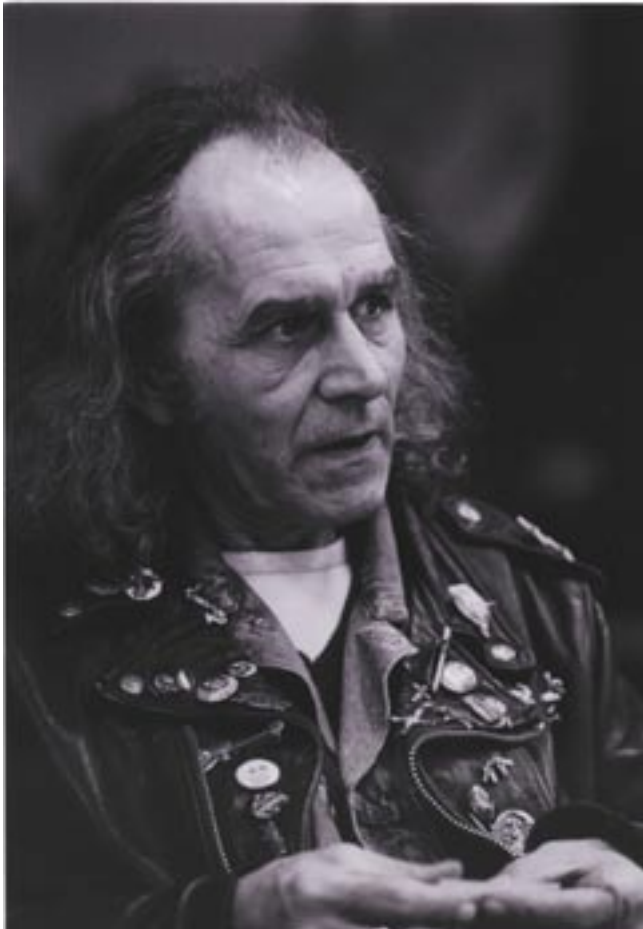


# Guy GILBERT

## *Le cuir et la croix*



**Prêtre et éducateur spécialisé, le père Guy Gilbert est une figure bien connue de l'Église. Animateur radio (sur Radio Notre-Dame), écrivain, portant toujours cheveux longs, perfecto de cuir et bagues aux doigts, il aide des jeunes délinquants qui lui sont confiés à se réinsérer.**

Sa méthode ? Et hop ! Tout l'monde à la campagne ! Fumeur invétéré, et se plaisant à toujours appeler un chat un chat, le père Gilbert me reçoit dans le bureau de sa permanence parisienne du XIXème arrondissement, au rez-de-chaussée d'un grand immeuble. Une pièce couverte de photos, de cartes postales, et de messages d'espoir.

Et une pancarte : « Je gueule mais je ne suis pas méchant. » En effet, Guy Gilbert gueule : avant de m'accorder une heure de conversation sur son

agenda très chargé, le curé passe ses troupes en revue, donne des consignes, et râle parce qu'on a touché à ses dossiers. Il y a aussi l'agenda à organiser, les nombreux déplacements à prévoir. « Le père Gilbert est toujours dans les airs » me glisse l'assistante du père Gilbert, Gabrielle, qui a un prénom d'ange.

A le voir si affairé, on croirait voir un patron. En fait, Guy Gilbert n'a qu'un patron : Dieu, et il a une mis-

sion : aider les pauvres et les faibles. Pour ça, il a sa drogue : l'amour.

Pour recharger les batteries, il se ménage des moments de « break » :

### **Je gueule mais je ne suis pas méchant**

tous les dix jours, il s'offre deux jours de retraite dans le silence. L'occasion pour lui de s'adonner à son sport favori : monter dans les arbres. Il se retrouve à nouveau dans les airs. Plus près de Dieu sans doute.

**Jean-Marc Grosdemouge : Dois-je vous appeler « mon père » ou Guy ?**

Guy Gilbert : J'suis pas ton père ! Tu peux m'appeler Guy, j'aime bien mon prénom.

**J.M.G. : Racontez-moi quel est le parcours qui vous a amené à devenir le curé des loubards ?**

G.G. : Je suis né à Rochefort-sur-Mer en 1935 dans une famille de quinze enfants. Mon père était ouvrier. Super enfance, nous étions très aimés. J'ai fait ma communion puis j'ai laissé tomber : je n'avais pas un appétit religieux très fort. A onze ans, je désirais déjà être prêtre, mais je ne l'ai dit à personne au début : j'ai attendu d'avoir treize ans pour le dire. Mes parents n'y

J'étais appelé, mais j'ai servi comme infirmier. Je refusais la torture, donc on m'a envoyé pendant six mois dans le djebel avec une trousse d'infirmier de 25 kilos. Cela a été dur, mais ça a été un

dû aller contre les autorités militaires et je l'ai payé cher, mais j'ai su qu'un

## Sans m'en rendre compte, je devenais éducateur de rue

combat d'amour et de justice se paie.

Ce fut aussi une rencontre avec le monde arabe et musulman. Je suis entré au séminaire en Algérie avant l'indépendance. Ordonné prêtre en 1965, alors que les Européens étaient pour la plupart partis, je me suis trouvé dans une masse immense de musulmans. J'ai passé treize ans en Algérie, de 57 à 70 : j'y ai connu la guerre, le séminaire et cinq ans de sacerdoce.

**J.M.G. : C'est en rentrant en France que vous avez approché le monde des loubards ?**

G.G. : Non, ça a commencé en Algérie. Comme il n'y avait pas de chrétiens là-bas, je m'occupais d'animation en direction des jeunes musulmans. C'est là que ce sont révélés les dons d'animateurs que je présentais en moi. Un jour, un jeune dans une misère effroyable est venu me voir. Je me suis

occupé de lui pendant sept ans. Il m'a amené ses amis. Sans m'en rendre compte, je devenais éducateur de rue.

**J.M.G. : La fonction d'éducateur s'est imposée à vous ?**

G.G. : C'est un prêtre de Paris, de passage, qui m'a dit : « Mon vieux, tu es fait pour la rue ». Mais il a fallu que je parte : j'étais un prêtre catholique à la tête de centaines de jeunes musulmans, et ça ne plaisait pas aux autorités religieuses. Je suis rentré en France. J'ai été déplacé au diocèse de Paris.



**Guy Gilbert n'a qu'un patron : Dieu, et il a une mission : aider les pauvres et les faibles. Pour ça, il a sa drogue : l'amour**

comprenaient rien, parce que j'avais eu des problèmes au catéchisme autrefois. Je suis entré au séminaire. Mon père pensait que j'y resterais quinze jours, et j'y suis resté quinze ans. A cette époque, c'était encore l'époque de Vatican I, donc la messe était dite en latin, il fallait beaucoup de temps avant d'être ordonné prêtre, et puis on était encasernés. Enfin, quand je suis devenu prêtre en 1965, le concile Vatican II commençait donc je suis vite passé à la messe en français. Pour en revenir à mes années de formation, j'ai passé mes années de séminaire à Saintes et La Rochelle, puis en Algérie.

événement considérable de ma vie : au séminaire, j'avais connu le précepte « si on te frappe sur la joue droite, tend la joue gauche », mais là, je vivais l'horreur de la guerre. Cela peut donner des idées puissantes, comme croire qu'il y a le pire et le meilleur en l'homme.

**J.M.G. : Ce fut le premier combat pour vous. Un combat contre l'inhumanité ?**

G.G. : Cette guerre a réveillé en moi le combattant en puissance. J'ai



**Achète une ruine loin de Paris. On la reconstruira avec nos mains et de vraies pierres. J'ai acheté une bergerie en ruine à Faucon, dans les Alpes de Hautes Provence. En dix ans, elle était reconstruite. 250 jeunes ont participé.**

**J.M.G. : Où vous êtes resté ?**

G.G. : Où je suis depuis trente-trois ans. Là, j'ai été placé dans une équipe de rue de prêtres. Nous avions des motos puissantes. Notre but c'était de rentrer en contact avec des jeunes la nuit quand ils étaient dans les bistrot. J'ai vécu dix années prodigieuses à

d'éducateur est un travail sauvage, violent. J'ai vu des choses horribles. Après l'Algérie c'était une autre guerre.

**J.M.G. : Une guerre qui consistait à ramener les brebis égarées dans le troupeau ?**

G.G. : C'était vivre dans une meute de loups, avec des codes spéciaux. Il fallait m'introduire à l'intérieur, pour me battre avec eux.

**J.M.G. : C'est pour cela que vous avez adopté le look loubard ?**

G.G. : J'ai adopté le look à ce moment-là, oui. Je n'aurais jamais pensé m'habiller comme ça. J'étais en clergyman et, tous les soirs, je voyais

les policiers extrêmement durs envers les étrangers. Moi, j'étais respecté. Un jour, par jeu, un mec m'a dit : « Habille-toi comme nous, tu verras. » J'ai pris un blouson, je me suis fait insulter, et j'ai compris. J'ai gardé ce look, c'est le symbole de mon combat. Tant que je suis habillé comme ça, c'est que je suis un combattant au service des jeunes.

**J.M.G. : Qui sont les jeunes dont vous vous occupez ?**

G.G. : Ce sont des jeunes de treize à seize ans. Les juges me les confient. Avant cet âge, on ne peut pas en avoir la responsabilité. A treize ans, ils sont pénalement responsables : c'est l'âge auquel on peut les mettre en taule. Le placement chez nous est la dernière prévention. Quand à dix ans, tu croises un mec qui a un parcours délinquant de sept ou huit ans, c'est beaucoup plus complexe de l'aider. De treize à seize ans, les gamins, ont malgré

## **Ce look, c'est le symbole de mon combat**

explorer le monde de la rue de l'intérieur, dans le XVIIIe - XIXe arrondissements. C'étaient des jeunes exclus, qui avaient des problèmes d'alcool et de violence. Quand vous croisez un jeune de douze, treize ans, dehors à deux heures du matin, c'est qu'il y a un problème à la maison. Ce travail

## L'animal ne reprend jamais ce qu'il a donné

tout une part d'innocence, ils sont très malléables.

**J.M.G. : Et vous placez ces jeunes à la campagne ?**

G.G. : Un soir, en 1972, un jeune m'a dit « C'est très bien de nous offrir la permanence pour dormir la nuit quand on se les gèle dehors, parce qu'on est exclus de la maison. Mais tu sais très bien qu'on reste huit jours puis on repart. Alors, achète une ruine loin de Paris. On la reconstruira avec nos mains et de vraies pierres ». J'ai acheté une bergerie en ruine à Faucon, dans les Alpes de Hautes Provence. En dix ans, elle était reconstruite. 250 jeunes ont participé, et j'ai découvert qu'ils étaient proches des bêtes, qu'ils avaient une tendresse particulière pour elles. L'animal ne reprend jamais ce qu'il a donné.



*Erwan et ses moutons*



*Hendriks et ses daims*

**J.M.G. : Ce qui signifie ?**

G.G. : Si tu es attentif à une bête tendre, tu peux t'en approcher. Mais les jeunes, avec la violence qu'ils se trimbalent, leur agressivité, avec les bêtes, c'est coton au départ.

**J.M.G. : C'est ce que vous appelez la zoothérapie ?**

G.G. : Oui, ça a commencé avec deux canards, trois poules, une vache et un mouton. Maintenant, il y a deux cents animaux : paon, daim, kangourou, buffle, autruche, sanglier... On ne va pas élever des bêtes communes avec des jeunes hors du commun. Si on avait un troupeau de biques comme on a eu à un moment, ils en auraient ras le bol : faire tous les matins et soir les mêmes gestes mécaniques envers elles... Là, ils s'en occupent, les nourrissent, passent du daim ou mouflon, du lama à l'alpaga. C'est intéressant vis-à-vis de leur dangerosité, de voir ces jeunes fascinés par la violence d'une

bête comme le sanglier. Tirer le sac à main d'une vieille, c'est pas dur. Faire le sac à main du sanglier Fernand, deux cents kilos, c'est autre chose (sourire). Nourrir les bêtes chaque jour, ça met les jeunes dans une rigueur de vie. Au début, ils ne veulent pas travailler, mais si une bête met bas, ils foncent pour aller voir ; ils soignent les poules.

**J.M.G. : Quelle est la philosophie**

**A Faucon, on aide des jeunes que les juges nous envoient en pensant qu'on n'arrivera jamais à les réadapter**

**de cette méthode ?**

G.G. : Dans ce monde terrible, où les jeunes considèrent l'adulte comme un bourreau, un fumier, un salaud, c'est aller vers la bête pour retrouver les humains. Pour voir que l'humain est aussi doté d'amour gratuit. Parce que pour aller vers ces bêtes, il faut écouter les conseils des éducateurs, qui aident nos jeunes, les mettent en garde : le buffle est caractériel, les autruches aiment certains jeunes, pas



*Fred et le sanglier Fernand*

**Tirer le sac à main d'une vieille, c'est pas dur. Faire le sac à main du sanglier Fernand, deux cents kilos, c'est autre chose (sourire)**

d'autres, etc. A Faucon, on aide des jeunes que les juges nous envoient en pensant qu'on arrivera jamais à les réadapter. On ne peut prendre que huit jeunes par an, mais on a des centaines de demandes...

**J.M.G. : Le but, c'est le retour à la nature ?**

G.G. : Oui, et au départ, l'idée vient des jeunes qui voulaient qu'on les éloigne des tentations de la ville. Moi, j'en ai fait une institution, je gère l'association. La nature c'est magique : ce sont des jeunes parisiens qui

**J.M.G. : Vous me parliez de l'importance de la campagne pour ces jeunes. Vous-même, êtes-vous sensible à l'écologie ?**

G.G. : J'ai retrouvé une lettre que j'ai envoyée à ma mère à onze ans. Je lui disais : « Je voudrais aller à Paris pour voir le zoo ». J'ai un amour des bestioles et de la nature, grave ! Très profond. Sentir l'humus de la terre, c'est une telle réjouissance ! Une sorte d'orgasme mystique ! Un orgasme écologique plutôt. Je suis passionné d'agriculture. A Faucon on va refaire les murs, et on préserve le travail manuel : certains jeunes rêveraient que tout soit automatisé pour les bêtes : tu appuies sur le bouton, le grain tombe dans l'auge de la bête. Le sens du travail est très important. L'homme

G.G. : La ville tue tout réflexe écologique. Ce ne sont pas les petits squares, tous jolis qu'ils soient qui changent quelque chose : les jeunes vont s'y cacher pour fumer un joint...

**J.M.G. : On a quand même l'impression qu'après l'exode rural, où les gens sont allés s'entasser dans les villes, il y a un phénomène d'urbanisation : ils quittent le centre urbain pour la campagne environnante.**

## **Les générations qui vivent en ville sont complètement décentrées par rapport à la nature**

n'ont vu la campagne qu'à travers la télévision. D'un coup, ils s'aperçoivent qu'il y a des saisons, ils profitent du plein air, les travaux les amènent à découvrir les éléments : la pluie, le froid. Mais il y a une vraie chaleur humaine, dans la communauté. Les jeunes ne fuguent pas, parce qu'ils prennent possession de l'endroit. Et les villageois alentour sont contents de l'activité que procure Faucon, on n'a pas les problèmes qu'ont les centres éducatifs fermés qui veulent s'installer quelque part. C'est un lieu de vie, très intégré, les villageois aident.

est fait essentiellement pour la terre. Les générations qui vivent en ville sont complètement décentrées par rapport à la nature. C'est pour ça qu'ils laissent leur détritus partout. C'est ce que font les jeunes à Faucon quand ils arrivent. On les punit. Quand ils partent un an plus tard, on en a fait des jeunes très vigilants au fait de ne pas jeter des plastiques dans la nature. On leur apprend à ne pas jeter les piles électriques.

**J.M.G. : Vous pensez que la ville pousse au laisser-aller ?**



## On ne leur dit pas : « Ne vole pas », la nature le leur dit

G.G. : Oui, c'est un pas en avant, mais tu achètes cent mètres carrés, tu mets des énormes clôtures, on n'est pas à la campagne. A Faucon, tous les visiteurs s'extasiaient de la propreté du lieu. Il n'y a pas un mégot par terre. Parce qu'on explique que ça va mettre des dizaines d'années à se dégrader. La terre amène quelque chose de fabuleux : la conscience que tout est fragile. Parfois, un jeune m'offre un bouquet à l'occasion d'une fête religieuse. Eh bien, s'il arrache la racine avec, je pousse des hurlements : « Non ! Tu détruis ! » Pareil avec les mots gravés sur les écorces des arbres : on leur explique que quand tu mets le nom de ta gonzesse sur l'arbre, tu le blesses et le tue. Des jeunes ont voulu faire un enclos entre les arbres pour les moutons : ils ont mis des pointes dans l'arbre, je hurle ma rage (sic) ! Et j'explique que les clous envoient des maladies dans l'arbre, et qu'après, il faut abattre. L'un des jeunes, Yann, qui est venu il y a quelques années, qui avait des problèmes de drogue, a étudié la sylviculture et s'occupe des arbres de la bergerie maintenant. Des vocations naissent. Les jeunes qui arrivent craignent le noir et le silence, et apprennent à s'aimer. Ils ont été défigurés par la ville, mais ils réapprennent à s'aimer, et ils ne font plus les sacs à main. On ne leur dit pas « ne vole pas », la nature le leur dit.

**J.M.G. : Je crois que vous suivez avec intérêt les débats liés à la « malbouffe » ?**

G.G. : Je suis ça avec une passion formidable, parce que la grande gueule de José Bové, c'est quelque chose qui compte. Ces grandes voix nous mettent en alerte en disant « On est en train de bouffer n'importe quoi », et on se rend compte que ces gens sont importants : maintenant, les gens « calculent » les produits bio, regardent les étiquettes.

**J.M.G. : Vous faites attention aux étiquettes ?**

G.G. : Non, car je ne mange qu'au restaurant.

**J.M.G. : La voix du Pape n'est pas tellement présente sur ce genre de problèmes...**

G.G. : Si, mais pas assez fort. Il faudrait que Jean-Paul II ait un chien, un chat et un poisson rouge, ce serait intéressant (à ce moment le chien qui



*Guy Gilbert et le Pape Jean Paul II*

dort à mes pieds se lève). Le Pape a eu quelques paroles, mais l'Eglise ne parle pas assez de la nature, c'est exact : elle ne parle pas assez de la beauté des bestioles et de la nature. Jean Paul est un grand bonhomme...

**J.M.G. : Est-ce que ça ne vient pas du fait que pendant des années, l'Eglise a vécu sur le dogme du**

**paradis originel, avec Adam et Eve ? Ensuite, il y a eu le darwinisme et l'Eglise s'est trouvée face à la science...**

G.G. : C'est peut-être une explication. Une autre serait que la population se serre dans les villes, donc les prêtres parlent de ce qui s'y passe. Les curés de campagne, ils ont bien rapetissé...

**J.M.G. : C'est vrai : certains célèbrent la messe dans plusieurs paroisses le dimanche matin. Par ailleurs, l'Eglise a toujours à faire face aux problèmes de son temps... Quelle est, selon vous, la place de la religion dans une société moderne ?**

G.G. : L'Eglise a pris position contre la mondialisation ; elle prend des positions fortes. Mais nous sommes face à la construction d'une société de plus en plus individualiste et matérialiste : on repousse la mort et la souffrance, et il y a une négation de Dieu. On pense qu'on vivra éternellement. Tout pousse à paraître et à posséder. La télévision amplifie ça. Et puis les gens veulent de moins en moins de règles, et l'Eglise a des règles. Elle a un mauvais visage à cause de sa hiérarchie pesante, mais en même temps, les gens aiment beaucoup l'Abbé Pierre.

**J.M.G. : Vous parlez d'une société de plus en plus matérialiste. Parallèlement, on assiste à une montée de la superstition et un goût de plus en plus fort pour le paranormal. Il y a aussi la « concurrence » de certaines sectes comme celle de Raël qui fait parler de lui grâce au clonage. Vous n'avez jamais de problème avec les jeunes ? Aucun n'a de recul quand vous vous présentez comme**



*Prière et silence au desert de Béni-Abbès (Algérie)*

**Certains jeunes me qualifient d'imam chrétien. Je fais le ramadan avec eux**

**un homme d'Eglise ? Associent-ils Eglise catholique et secte ?**

G.G. : Le moment de recul dure cinq minutes. Quand tu as le langage du même, il perd la notion que tu es prêtre. Il me demande si je baise, je



*Les daims de la bergerie*

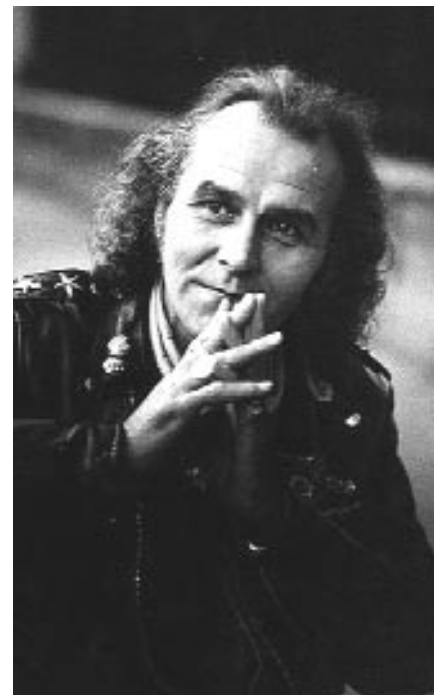
dis non. Pourquoi ? Parce que l'Eglise me l'a demandé. Ils me demandent souvent si ça ne me prend pas à la gorge. Je réponds qu'à ce moment-là, je dévisse mes couilles, et les fous dans le congélateur (sic). C'est radical. L'argent que je gagne, même les droits d'auteur de mes livres, je les redistribue aux gens qui sont avec moi. C'est mon honneur. Et quand une personne voit ça, quelle que soit sa religion, elle ne peut qu'approuver une façon de vivre. Jamais je ne parle de religion aux jeunes : ce serait un viol. A Faucon, je dis la messe, y vient qui veut. Certains jeunes musulmans servent la messe parce que ça leur fait plaisir. Mais ils ont aussi des tapis de prière et ont accès au Coran. Moi-même, j'ai une formation coranique, et certains jeunes me qualifient d'imam chrétien. Je fais le ramadan avec eux. Je vais vers l'autre, tant que ça ne casse pas ma foi à moi. J'enrichis l'autre, puisque je partage quelque chose de son trip religieux.

**J.M.G. : Existe-t-il un sacrement au-dessus des autres ?**

G.G. : Oui le mariage ! L'autre jour je voyais un couple se tenir par la main, ils devaient avoir tous les deux dans les 80 balais, et à cet âge ils ne baisent plus comme des castors, eh bien cela m'a ému, c'était beau...

**J.M.G. : Puisqu'on parle de religion, finissons là-dessus. On dit que Dieu est lumière. Mais en visitant votre permanence parisienne, je me suis rendu compte qu'on n'y voit pas du tout la lumière du jour...**

G.G. : Pendant des années, la permanence a été régulièrement vandalisée ou cambriolée. Depuis que nous fermons les volets pratiquement en permanence, nous n'avons plus ce genre de problèmes.



**J.M.G. : Avant de se quitter je souhaite vous demander votre sentiment sur la guerre en Irak...**

G.G. : Faut aider le père Chirac car la guerre en Irak est une grosse connerie !

PROPOS RECUEILLIS PAR  
JEAN MARC GROSDÉMOUGE